

## HOMÉLIE 28

«Que l'homme s'éprouve lui-même, et qu'il mange ainsi de ce pain et qu'il boive de ce calice.»

1. Que signifient ces paroles, quand on s'était proposé de traiter un autre sujet ? C'est la coutume de Paul, comme je l'ai déjà dit, de ne pas se borner à ce qu'il s'est proposé d'abord, et de saisir au passage, pour la développer avec le plus grand soin, une pensée qui vient s'offrir à lui, si la question surtout est importante et nécessaire. En parlant des personnes mariées, il touche à la question des domestiques, et le voilà qui l'aborde avec ardeur et la traite avec étendue; comme il détourne ailleurs les fidèles de plaider devant les tribunaux, il songe tout d'un coup à l'avarice, et c'est une exhortation qu'il intercale là-dessus : il agit ici de la même manière. En effet, dès qu'il a dû rappeler le souvenir des divins mystères, il s'est cru dans la nécessité de développer ce sujet, dont l'importance est si grande. De là, les terribles expressions qu'il emploie, et la manière dont il prouve que le plus grand de tous les biens consiste à s'en approcher avec une conscience pure. Aussi, non content de ce qu'il a dit, il ajoute : «Que l'homme s'éprouve lui-même.» Il le dira de nouveau dans sa seconde épître : «Examinez-vous, éprouvez-vous vous-mêmes;» (II Cor 13,5); et cela, non comme nous le faisons maintenant, poussés plutôt par les circonstances que par le zèle intérieur. Ce que nous nous proposons, en effet, ce n'est pas une préparation véritable, ce n'est pas de nous approcher avec un cœur purifié de toutes les souillures et plein de componction; c'est de célébrer une fête et de nous conformer à l'usage universel.

Tel n'est pas le précepte de l'Apôtre; il ne connaît qu'une circonstance favorable pour approcher et communier, la pureté de conscience. S'il ne nous arrive jamais de prendre le repas matériel quand nous sommes tourmentés par la fièvre ou les humeurs, à bien plus forte raison devons-nous fuir cette table spirituelle quand nous sommes envahis par la concupiscence, tout autrement funeste que la fièvre. La concupiscence que je flétris, c'est celle dont les corps sont l'objet aussi bien que celle des richesses, c'est la colère et le ressentiment, en un mot toutes les convoitises. Il faut les avoir toutes étouffées avant d'approcher des divins mystères, et de toucher à la vertu immaculée. Celui dont les sentiments sont lâches et misérables, ne doit pas être forcé de prendre part à la solennité; il ne faut pas éloigner non plus le fidèle contrit et bien disposé, sous prétexte que ce n'est pas un jour de fête. La fête, c'est l'exhibition des bonnes œuvres, une sincère piété, une conduite irréprochable. Si vous avez ces vertus, vous serez constamment en fête et vous pourrez communier chaque jour. Paul l'a dit : «Que chacun s'éprouve lui-même,» et dès lors qu'il communie. Il n'ordonne pas que l'un éprouve l'autre, mais bien que chacun s'éprouve lui-même : c'est un jugement privé qu'il établit, une preuve sans témoin. «Celui qui mange et boit indignement, mange et boit son propre jugement, le jugement même du Seigneur.» – Que dites-vous ? expliquez-nous cette parole. Quoi, une table, source de tant de biens et qui nous verse la vie, devient elle-même notre jugement ? – Ce n'est point par sa nature, nous répond-il, c'est par la faute de celui qui s'en approche. De même que sa présence, en nous prodiguant de si grands biens, des biens inexprimables, aggrave le jugement de ceux qui n'y participent pas; de même les mystères reçus dans un cœur impur mènent à de plus terribles châtements.

Et pourquoi le profanateur mange-t-il son propre jugement ? «En ne discernant pas le corps du Seigneur;» en n'examinant pas comme il le devrait la grandeur de ce qui lui est proposé, en n'appréciant pas l'excellence de ce don. Si vous comprenez bien quel est en réalité celui qui vous attend là, à qui néanmoins il se donne, vous n'avez pas besoin d'autre discours; c'en est assez pour vous inspirer une complète vigilance, si vous n'êtes pas complètement tombé. «Voilà pourquoi beaucoup parmi vous sont languissants et malades, beaucoup sont morts.» Il ne va plus chercher ses exemples ailleurs, comme il l'avait fait en parlant des victimes immolées aux idoles, puisqu'il rappelait à ce propos des faits antiques, les châtements exercés dans le désert; c'est chez les Corinthiens eux-mêmes qu'il trouve ses exemples, et sa parole n'en est que plus capable de les ébranler. Il vient de leur dire : «Celui-là mange son jugement; celui-là est coupable ...» ne voulant pas que de telles affirmations leur paraissent de simples formules, il cite des faits, il les appelle eux-mêmes en témoignage, ce qui frappe plus fortement que les menaces, puisque c'est une menace se produisant dans les faits. Non content, il en vient à leur parler de la géhenne, confirmant de plus en plus son discours, leur inspirant une double crainte, résolvant enfin une question qui s'élevait de tous les côtés. Comme beaucoup se demandaient les uns aux autres d'où viennent les morts prématurées et les longues maladies, il déclare que toutes ces choses proviennent surtout de ces péchés ignorés.

## HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

2. Quoi donc ! me dira-t-on, ceux qui jouissent d'une santé que rien n'altère et qui vivent longtemps, ne commettent-ils aucune faute ? Qui le prétend ? – Comment dès lors ne subissent-ils aucune peine ? – C'est que plus tard ils seront plus sévèrement punis. Pour nous, si nous le voulons bien, nous ne le serons ni dans ce monde ni dans l'autre. «Si nous nous jugions nous-mêmes, ajoute Paul, nous ne serions pas jugés.» Il n'a pas dit : Si nous nous corrigeons et nous nous punissons nous-mêmes; mais seulement : Si nous consentions à reconnaître nos fautes, à nous condamner, à réprouver nos mauvaises actions, nous serions à l'abri des châtiments présents et futurs. Celui qui se condamne lui-même, apaise doublement Dieu, et parce qu'il reconnaît ses torts, et parce qu'il est moins prompt à retomber dans la suite. Quoique nous refusions de faire comme il le faudrait une chose aussi facile, Dieu ne veut pas encore nous châtier avec le reste du monde; il nous épargne en nous châtiant ici-bas, où le supplice n'a qu'un temps et se trouve mitigé par de grandes consolations : c'est un soulagement bien doux que d'être délivré de ses péchés, à cela s'ajoute encore l'espoir des récompenses à venir. En parlant de la sorte, l'Apôtre ranime les faibles et rend les autres plus zélés. De là cette parole : «Tandis que maintenant, si nous nous jugeons, nous sommes corrigés par le Seigneur.» Il n'est pas question de châtiment ou de supplice, c'est de correction qu'il s'agit; c'est un avertissement plutôt qu'une condamnation, un remède plutôt qu'une peine, un amendement plutôt qu'une expiation.

L'Apôtre ne s'en tient pas là, il adoucit encore l'épreuve que nous subissons, en nous la montrant comme un moyen d'éviter un plus grave supplice : «Afin que nous ne soyons pas condamnés avec le reste du monde.» Voyez-vous comment il fait entrevoir la géhenne, le redoutable tribunal, l'inévitable nécessité du compte à rendre et les châtiments à venir. Si les fidèles et les amis de Dieu ne pèchent pas impunément, comme nous le voyons par ce qui se passe sur la terre, à bien plus forte raison les infidèles et ceux qui commettent des péchés tout autrement graves et mortels. «Lors donc que vous vous réunissez pour manger, attendez-vous réciproquement.» Pendant que subsiste la crainte et que la perspective de la géhenne fait trembler, Paul veut de nouveau parler en faveur des pauvres; c'est dans ce but même qu'il a dit tout cela, montrant ainsi qu'on est indigne de communier quand on ne se conforme pas à cet ordre. Voilà donc qu'il suffit de ne pas donner pour être éloigné de cette table; que sera-ce de frauder ? Il n'a pas dit ouvertement : En vous réunissant, donnez aux pauvres. Son expression a quelque chose de plus respectueux : «Attendez-vous réciproquement.» Ceci dispose à cela, le signifie même, et présente l'exhortation sous une forme plus favorable. Elle revient encore au ton de la sévérité : «Si quelqu'un a faim, qu'il mange dans sa maison.» C'est une défense sous forme de permission; elle n'en est que plus forte. L'Apôtre exclut par là de l'église l'homme auquel il s'adresse, et le renvoie chez lui; il le frappe avec d'autant plus de rigueur, il le montre esclave de son ventre, sans modération et sans retenue. Il ne dit pas : Si quelqu'un méprise les pauvres; il dit : «Si quelqu'un a faim.» Il les assimile à des enfants incapables de supporter une privation, ou même à des brutes qui ne connaissent que les besoins matériels. En effet, c'eût été le comble du ridicule, de rester chez soi dans le but d'apaiser le besoin de manger.

Paul ajoute quelque chose de plus terrible : «Afin que vous ne vous réunissiez pas pour votre condamnation,» pour mériter un châtiment, pour vous dévouer au supplice, en outrageant la maison de Dieu, en couvrant de honte votre frère. Vous vous réunissez pour exercer la charité fraternelle, pour vous aider réciproquement; si le contraire a lieu, mieux vaut que vous preniez votre repas chez vous. – Or, il leur tient ce langage dans l'espoir de les attirer avec plus de succès. Voilà pourquoi il leur fait voir le préjudice qu'ils se causent et la grandeur de la faute qu'ils commettent; il les effraie par tous les moyens : par la pensée des mystères, par la vue des malades et des morts, par toutes les autres choses énumérées plus haut. Il ne les rassure pas même en ajoutant : «Je disposerai tout le reste quand je serai venu;» ou bien sous d'autres rapports, ou bien à cet égard même. Il est probable qu'on lui avait présenté plusieurs questions; ne pouvant pas répondre à tout ni tout redresser par écrit, il leur recommande de s'en tenir à ses précédentes instructions, et d'attendre son arrivée s'ils ont autre chose à lui dire, soit sur l'objet dont il vient de parler, je le répète, soit sur des points qui ne fussent pas d'une urgence extrême. Il agit ainsi pour ranimer leur vigilance, dans l'espoir que, s'attendant à le voir venir, ils se hâteront d'amender leur conduite. Ce n'était pas un petit événement pour eux que l'arrivée de Paul; cela ressort de sa parole même : «Comme je ne devais pas me rendre au milieu de vous, plusieurs s'enflent de présomption.» (1 Cor 4,18) Il dit ailleurs : «Opérez votre salut avec crainte et tremblement, non seulement en ma présence, mais encore plus lorsque je suis absent.» (Phi 2,12) En leur promettant de les visiter, il n'attend donc pas qu'ils tombent dans le relâchement et la négligence; loin de là. Il

## HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

leur dit même la raison qui rend sa visite nécessaire : «Je disposerai tout le reste quand je serai venu.» C'est cet ordre à rétablir, qui le fera triompher de tous les obstacles, bien qu'il doive encore tarder.

3. Instruits de toutes ces choses, déployons une grande sollicitude pour les indigents, mettons un frein à la gourmandise, éloignons-nous de tous les excès, recevons dignement les saints mystères, ne nous laissons pas abattre par les maux que nous avons à souffrir, soit en nous, soit dans les autres, les longues maladies, par exemple, et les morts prématurées. Voilà le moyen d'échapper au supplice et d'amender sa vie; voilà une admirable instruction. Qui s'exprime ainsi ? Celui qui avait le Christ parlant en lui-même. Après cela néanmoins, beaucoup de femmes semblent dénuées de sens, au point de se montrer plus exagérées dans leurs chagrins que les infidèles. Les unes se laissent réellement accabler par la douleur qui les aveugle; les autres agissent par ostentation et pour éviter les reproches des étrangers. Je déclare surtout ces dernières indignes de tout pardon. – Que Dieu nous accuse plutôt qu'un tel homme, disent-elles par leurs actions; de peur d'être blâmées par des hommes moins raisonnables que les brutes, nous foulerons aux pieds la loi du souverain Maître de l'univers. – De quelles foudres une pareille conduite n'est-elle pas digne ? Si quelqu'un vous invite à sa table après votre deuil, aucune de vous ne refuse, parce qu'il est une sorte de loi humaine qui le défend : et, lorsque c'est Dieu qui porte une loi vous défendant une tristesse excessive, pas une qui ne désobéisse. Ne vous souvenez-vous pas de Job, ô femme ? ne vous souvenez-vous pas des paroles qu'il fit entendre à la mort de ses enfants, paroles qui ceignirent sa tête sacrée de mille couronnes, et qui font retentir son nom avec un éclat supérieur à celui de mille trompettes ? Ne réfléchissez-vous pas à la grandeur de ses revers, à cet étrange naufrage, à cette unique et mystérieuse tragédie ? C'est une perte que vous avez éprouvée, deux peut-être, ou même trois : il perdit à la fois tous ses fils et toutes ses filles. Un père ayant de si nombreux enfants se trouva tout à coup seul; ce n'est pas peu à peu que ses entrailles furent déchirées, c'est en un même instant que l'arbre fût dépouillé de tous ses fruits; ni la loi commune de la nature, ni les infirmités de la vieillesse, ne pouvaient être invoquées, tous furent frappés avant l'âge par une mort violente, et tous en même temps; le père n'était pas là pour recueillir leurs dernières paroles, il n'eut pas même cette consolation, et, sans avoir prévu le coup fatal, alors qu'il ne s'attendait à rien de semblable, il apprit que tous avaient péri et que leur maison était devenue leur piège et leur tombeau. Beaucoup d'autres circonstances douloureuses s'ajoutaient à la précocité de cette mort : tous ces enfants frappés à la fleur de la jeunesse étaient doués de vertu, tous pleins d'amabilité, et tous étaient morts ensemble, pas un qui survécût ni de l'un ni de l'autre sexe; des pertes cruelles avaient précédé cette mort tragique, alors que le père n'avait rien à se reprocher, et que les victimes elles-mêmes étaient exemptes de tout crime. Chacune de ces choses suffit assurément pour bouleverser une âme; jugez ce que toutes réunies ont dû soulever de flots amers et déchaîner de tempêtes. Ce qu'il y avait de plus affreux, de pire que le deuil même, c'est que Job ignorait la cause de tels malheurs.

Aussi, ne pouvant les expliquer d'aucune manière, il remonte au bon plaisir de Dieu; il s'écrie : «Le Seigneur me l'avait donné, le Seigneur me l'a ôté; rien n'est arrivé que ce qui a plu au Seigneur; que le nom du Seigneur soit béni dans les siècles.» (Job 1,21) C'est ainsi qu'il parlait, alors cependant qu'il se voyait réduit à la position la plus déplorable, après n'avoir jamais quitté le chemin de la vertu, alors qu'il voyait aussi les méchants et les hypocrites jouir de tous les avantages, de toutes les délices, de toutes les pompes de la vie. Il ne laissa échapper aucune de ces plaintes que les faibles prodiguent eu pareil cas : Est-ce donc pour cela que j'ai nourri des enfants et que je les ai formés avec tant de sollicitude ? est-ce pour cela que j'ai tenu ma maison ouverte à tout venant ? et les pas si nombreux que j'ai faits pour les pauvres, pour les abandonnés et les orphelins, devaient-ils me mériter une telle récompense ? – Au lieu de parler ainsi, il prononce des paroles qui l'emportent sur tout sacrifice : «Je suis sorti nu du sein de ma mère, nu j'y retournerai.» S'il déchira ses vêtements, s'il fit tomber ses cheveux, ne vous en étonnez pas; il était père, un père plein de tendresse : les sentiments de la nature devaient se manifester en même temps que la philosophie de l'âme. S'il n'avait pas même donné ces signes de douleur, quelqu'un se fût imaginé peut-être qu'une telle philosophie n'était que de l'insensibilité. Voilà pourquoi se révèlent en même temps le déchirement de ses entrailles et la force de sa piété; il est dans l'angoisse, mais il ne succombe pas. La lutte se prolongeant, il ceint de nouvelles couronnes par les réponses qu'il fait à sa femme : «Si nous avons reçu les biens de la main du Seigneur, pourquoi ne supporterions-nous pas les maux ?» (Job 2,10) Quand tout lui avait été ravi, ses enfants, ses possessions, son corps même en quelque sorte, sa femme seule lui restait, mais

## HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

comme une tentation et comme un piège. Le diable s'était bien gardé de l'emporter avec ses enfants, il n'avait pas demandé sa mort; il espérait trop qu'elle lui viendrait puissamment en aide dans les embûches qu'il préparait contre ce saint. Il la réserva donc comme son arme la plus redoutable. Si par elle j'ai pu chasser l'homme du paradis, se dit-il, beaucoup mieux pourrai-je l'abattre sur un fumier.

4. Et voyez son habileté funeste : ce n'est pas après la destruction des bœufs qu'il fait jouer cette machine de guerre, ni après la destruction des ânes et des chameaux ou la ruine de la maison, ni même après l'extermination de la famille; il se tait d'abord, il laisse respirer l'athlète et se borne à le considérer. C'est quand les vers fourmillent, quand la peau se déchire de toute part et que les chairs s'en vont en pourriture, c'est quand la griffe du démon, plus terrible que les fers rouges et que la flamme des fournaies, plus dévorante que la dent des bêtes féroces, s'est appesantie sur le corps du saint et le consume; quand cette horrible souffrance a longtemps duré, c'est alors que la femme est amenée auprès de cette victime maintenant épuisée. Si elle se fût présentée au commencement, elle n'eût pas trouvé l'athlète à bout de force, elle n'eût pas eu l'occasion d'exagérer le malheur et de peser sur les blessures; elle vient avec acharnement lorsqu'elle l'a vu soupiner après sa délivrance, implorer la fin de ses maux. Complètement épuisé, je le répète, hors d'état de respirer, désirant de mourir, il a fait entendre cette plainte : S'il m'était permis de porter la main sur moi ou d'obtenir qu'un autre me rendit ce service, je n'hésiterais pas. – Remarquez, je vous prie, la perversité de la femme, avec quel art elle commence par la longueur du supplice; elle a dit : «Jusques à quand souffrirez-vous ?» (Job 2,9) Si les paroles toutes seules, sans le concours d'un mal réel, ont souvent le pouvoir de meurtrir, comprenez quelle devait être la douleur de cet homme, lorsque de telles paroles venaient se joindre à la réalité pour l'accabler. Chose affreuse plus que toutes les autres, c'était une femme qui parlait ainsi, une femme sans espoir et sans courage, qui dès lors n'oubliait rien pour le jeter dans le même état.

Voulons-nous mieux voir la redoutable machine battre ce mur de diamant, écoutons les paroles elles-mêmes. Quelles sont ces paroles ? «Jusques à quand souffrirez-vous en disant : Voilà que j'attendrai un peu de temps encore avec l'espoir d'être sauvé ?» Votre langage, lui dit-elle, est démenti par le temps, qui se prolonge sans amener une solution. Par de tels propos, non contente de le pousser au désespoir, elle le couvrait de honte et de ridicule. Lui, de son côté, tâchait de la consoler et de la réfuter tout ensemble; il lui disait : Attends encore un peu, et bientôt viendra la fin de ces souffrances. Elle lui faisait cette réponse insultante : Répétez-vous encore maintenant les mêmes choses ? Il y a longtemps que le mal dure, et il ne paraît pas sur le point de finir. – Remarquez de nouveau l'adresse de la méchanceté : elle ne parle pas des bœufs, des brebis ou des chameaux, sachant bien que cela ne le touchait pas beaucoup; elle va droit au cœur, elle rappelle les enfants, n'ayant pas elle-même oublié qu'à leur mort il avait déchiré ses vêtements et fait tomber ses cheveux. Elle ne se borne pas à dire : Vos enfants ont péri; elle s'exprime d'une manière bien plus touchante : «Ce qui devait perpétuer votre souvenir a disparu de la terre.» C'est ce qui fait tant désirer d'avoir des enfants. Si, même aujourd'hui que nous croyons à la résurrection, on désire tant avoir une famille pour qu'elle perpétue le souvenir des trépassés, beaucoup plus devait-on le désirer alors. La malédiction n'en devient que plus terrible. Elle ne nomme pas précisément les enfants; elle dit : «Que sa mémoire disparaisse de la terre.» (Job 18,17) Ce sont bien les fils et les filles qui disparaissent. Le sens déjà si clair de cette formule est encore plus clairement expliqué.

Si vous n'avez aucun souci d'une telle perte, semble dire la femme de Job, faites du moins attention à moi, «aux souffrances, aux douleurs maternelles que j'ai vainement éprouvées.» J'ai porté le fardeau le plus lourd, et je ressens à cause de vous la peine la plus grande; j'ai subi les fatigues, et je suis privée des fruits. – Remarquez de plus comme elle évite de parler des pertes matérielles, sans toutefois les taire ou les dédaigner; elle y touche, elle les signale de la manière qui convient à l'affliction. Quand elle ajoute, en effet : «Et moi, esclave errante, j'irai de contrée en contrée, de maison en maison,» elle mentionne bien les pertes, elle témoigne de son extrême regret. Les paroles elles-mêmes ont le pouvoir d'aggraver l'infortune. – J'irai donc frapper à des portes étrangères, non seulement mendiant mon pain, mais plongée dans une étrange et cruelle servitude, courant de tout côté, étalant le spectacle de mon malheur, en instruisant tout le monde, et, ce qu'il y a de plus digne de pitié, changeant à chaque instant de demeure. – Là ne s'arrêtaient pas ses lamentations; elle poursuit : «Attendant que le soleil quitte les cieux, et que je me repose des fatigues et des douleurs qui m'entourent et m'enchainent.» Ce qui est si doux pour les autres, voir les rayons du soleil, m'est à charge; je soupire après la nuit et l'obscurité : c'est là que je trouve le repos

## HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

après les sueurs, une consolation dans mes peines. «Dites une parole contre le Seigneur, et mourez ensuite.»

5. Voyez-vous encore ici quelle perversité ? Elle se garde bien de donner au commencement ce funeste conseil; ce n'est qu'après avoir retracé tant de calamités sous le jour le plus lamentable, après avoir déroulé cette tragédie, qu'elle le place comme par incident; elle ne le formule même pas, ce n'est qu'une insinuation voilée : elle met sous les yeux du juste la fin des douleurs qu'il endure, la mort, après laquelle il soupire. Remarquez de plus ici les inépuisables artifices du diable. Sachant bien l'amour de Job pour Dieu, il ne permet pas que la femme s'en prenne à Dieu, de peur qu'elle ne soit aussitôt repoussée avec force. Elle n'en parle même pas, elle se borne à remuer en tout sens les malheurs survenus. A ce que nous venons de dire ajoutez, je vous prie, que c'est une femme qui donne de tels conseils, irrésistible orateur pour qui n'est pas bien sur ses gardes. Sans même le concours du malheur, la parole des femmes a souvent causé de grandes chutes. Que fait alors ce bienheureux, cet homme plus fort que le diamant ? Il la regarde avec indignation, et par la vue seule, avant d'ouvrir la bouche, il repousse toutes ses manœuvres. La femme espérait qu'elle ferait couler un torrent de larmes : Job se montre plus courageux qu'un lion, plein d'indignation et de colère, non point à cause des maux qui lui sont infligés, mais en écoutant les diaboliques conseils qui lui sont donnés. Ayant manifesté ses sentiments par le regard, il réprimande avec modération; car il est mesuré jusque dans l'infortune.

Et que dit-il ? «Devais-tu parler comme ces femmes qui n'ont pas de raison ?» (Job 2,10) Je ne t'ai donné ni ces leçons ni ces exemples; et je ne reconnais pas la compagne de ma vie. Ton langage est celui d'une femme égarée, qui ne se possède plus. – Il tranche, mais avec ménagement, ne faisant qu'une blessure capable de guérir la maladie. A la réprimande succède encore le conseil, un conseil qui doit en adoucir l'impression, et qui se justifie d'ailleurs par lui-même : «Si nous avons reçu les biens de la main du Seigneur, ne supporterons-nous pas aussi les maux ?» Souviens-toi, semble-t-il dire, de ces biens passés, songe quel en a été l'auteur, et tu supporteras le présent avec courage. – Quelle modération et quelle modestie dans cet homme ! Ce n'est pas à sa générosité qu'il attribue sa patience; c'est la conséquence même des événements. Les bienfaits de Dieu ont-ils en nous leur cause ? Quel mérite a-t-il voulu récompenser ? Aucun; tout vient de sa munificence : c'est un don et non un paiement; c'est une grâce et non une rémunération.

Montrons-nous donc forts dans l'épreuve. Ayons tous, hommes et femmes, ces paroles gravées dans le cœur et dans l'intelligence; ces paroles et celles qui les suivent. Ayons toujours présente à la pensée, comme dans un vivant tableau, l'histoire des malheurs du juste, la perte de ses biens, celle de ses enfants, ses plaies et ses opprobres, les dérisions et les manœuvres de sa femme, les pièges que le diable lui tendit : tous ces souvenirs deviendront pour nous comme un large port de salut. Recevant alors les souffrances avec une noble fermeté et même avec actions de grâces, nous dissiperons nos chagrins dans la vie présente, et nous obtiendrons ensuite la récompense due à de tels sentiments, par la grâce et l'amour de notre Seigneur Jésus Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au saint Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Amen.